

Yaël Hassan

Quand Anna riaait



Avec le soutien du

CNL
Centre national du livre

Centre national de la publication

casterman
POCHE

www.centrenationaldulivre.fr



Quand Anna riaait

illustration Marcelino Truong

aventure

policier

comme
la vie

humour

science-
fiction

épopée &
légende

historique

fantastique

dès 10 ans

www.casterman.com

Extrait de la publication

Quand Anna riait

Cet ouvrage a reçu les prix
Prix des écoliers de Rillieux-la-Pape 2001
Prix Tatoulu 2001
Prix du roman de Mantes-la-Jolie 2001
Prix de la ville de Lavelanet 2001

Une fiche pédagogique consacrée à ce livre se trouve
sur le site Casterman à la rubrique « enseignants » :
<http://jeunesse.casterman.com/enseignants.cfm>

casterman

87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris cedex 13

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-05995-5 – N° d'édition : L.10EJDN000727.C003

© Casterman, 1999 et 2010 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en avril 2012, en Espagne.
Dépôt légal : janvier 2010 ; D. 2010/0053/138

Déposé au ministère de la Justice, Paris
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Yaël Hassan

Quand Anna riaït



Illustré par Marcelino Truong

casterman
POCHE

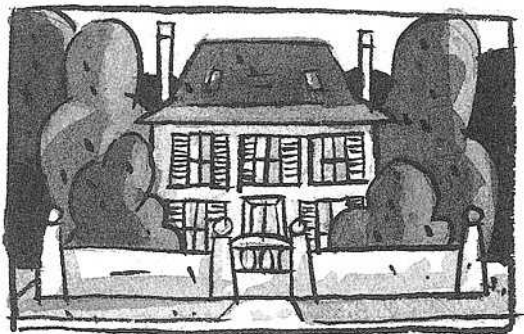
Extrait de la publication

Pour Marc

Y. H.

1

LA DATCHA



Chaque année, début juillet, la famille installe ses quartiers d'été à la Datcha, notre maison de vacances en bordure de la Marne. C'est là qu'habitaient mon grand-père Jacques et ma grand-mère Régine, avant.

Quand grand-mère est morte, grand-père a préféré venir s'installer chez nous, à Paris. Alors, maman, tante Noémie et oncle Daniel, avec l'accord de grand-père, ont décidé de refaire toute la maison, du sous-sol au grenier, et d'y passer désormais les week-ends et les vacances, tous ensemble.

C'est pour cette raison que nous l'avons baptisée « la Datcha », ce qui veut dire *maison de vacances* en Russie, pays dont la famille de mon grand-père est originaire.

En ce mois de juillet du premier été que nous allions y passer, il y avait à la Datcha mon grand-père, ma tante Noémie qui ne travaille pas, mes cousines Déborah, Clara et Noa, mes cousins Jérémie et Franck, et enfin moi, Simon.

Mes parents et le reste de la famille nous rejoignaient le week-end, avant de s'y installer également pour toute la durée du mois d'août.

C'était l'été, mais le beau temps n'était pas du tout au rendez-vous. Depuis près de deux semaines, la pluie tombait sans discontinuer, nous privant impitoyablement de promenades, baignades et randonnées à vélo.

Une véritable catastrophe ! Même le feu d'artifice du 14-Juillet avait été annulé pour cause d'intempéries...

Les vacances s'annonçaient donc des plus ennuyeuses et, après avoir épuisé tous les jeux de société et passé des heures devant la télé, nous errions comme des âmes en peine dans la maison, ne sachant plus que faire pour passer le temps.

Tandis que chacun essayait de se trouver une occupation, je m'étais, quant à moi, réfugié au grenier. J'avais toujours été attiré par le grenier de cette maison, mais, avant qu'elle ne soit refaite, je



ne m'y étais jamais aventuré, craignant de me retrouver nez à nez avec quelque souris, araignée ou autres vilaines bestioles dont je n'apprécie guère la compagnie.

Comme il avait été nettoyé et remis à neuf, je pensais être désormais à l'abri de ce genre de rencontre.

Armé d'une lampe de poche, je profitai donc de la léthargie quasi générale qui pèse sur la maison après le déjeuner pour m'éclipser.

2

LA PHOTO



Le grenier était plongé dans une semi-pénombre tandis que sur la lucarne la pluie tambourinait sans trêve. Il y traînait quelques vieux meubles bringuebalants que je me souvenais avoir vus trôner dans le salon, du temps de grand-mère Régine. Mon cœur se serra. Elle me manquait tant.

Dans un coin, j'aperçus quelques cartons, empilés les uns sur les autres. Que pouvaient-ils contenir ? Je me saisis du premier de la pile et me mis à l'explorer. À première vue, il n'y avait là que quelques vieux albums photos ; les visages sur ces photos m'étant inconnus, je me lassai vite de les compulsier. Du temps de grand-mère Régine, j'aimais bien regarder celles qu'elle conservait précieusement dans des boîtes à biscuits et qu'elle montrait de

temps en temps, quand la famille au grand complet était réunie pour les fêtes. Mais sur ces photos-là, il n'y avait aucune trace de grand-mère.

Au moment où j'allais refermer l'album et ranger le tout pour m'attaquer au deuxième carton, une photo, soudain, à la toute dernière page, a attiré mon attention.

On y voyait poser grand-père, qui devait avoir alors à peine plus de seize ou dix-sept ans, en compagnie d'une jeune fille brune. Elle était assise devant lui et grand-père, debout, avait les deux mains posées sur ses épaules. Je la trouvai jolie. Elle souriait. Un de ces sourires lumineux qui vous donnent envie d'être heureux. Grand-père souriait, lui aussi. C'était drôle de le voir avec cet air-là, un air insouciant que je ne lui connaissais pas. En voulant la regarder de plus près, la photo se détacha d'elle-même de l'album. Au dos, je pus lire alors, inscrit au crayon :

Anna et Jacques, le 4 juillet 1942.

Photolux-83, rue du Chemin-Vert. Paris.

« Anna » ? Qui était-elle ? Était-ce une sœur de grand-père ? Non, me dis-je, si grand-père avait eu une sœur, nous l'aurions su, tout de même. Alors, qui était cette jeune fille, cette Anna dont je n'avais jamais entendu parler ni prononcer le nom auparavant ?

— Simon ! Simon ! fit alors la voix de ma cousine Déborah, d'un an ma cadette et qui avait une sérieuse tendance à me coller aux baskets.

Elle déboula dans le grenier et, me voyant ma lampe à la main, elle s'esclaffa :

— Tu crois pas que t'y verrais mieux en faisant ce petit geste extrêmement simple ?

Elle poussa sur l'interrupteur et le grenier se trouva inondé de lumière.

— Je ne savais pas qu'il y avait de la lumière ici, lui répondis-je, penaud. Avant, il n'y en avait pas.

— C'est vrai, papa l'a installée quand ils ont refait la maison... Allez, fais pas la tête, je le dirai à personne ! Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle alors en voyant la photo que je tenais encore en main.

— C'est une photo de grand-père avec une fille, lui répondis-je.

— Fais voir !

Elle me prit la photo des mains et l'examina.

— Elle est belle, hein ? me dit-elle.

— Ouais, vachement même !

— Qui c'est ?

— Elle s'appelle Anna.

— Tu la connais ?

— Non, mais c'est marqué au dos. La photo a été prise le 4 juillet 1942.

— Ouah ! Ça fait un bail ! Si on allait demander à grand-père qui est cette fille ?

— Non. Il ne sera peut-être pas content de savoir qu'on a fouillé dans ses affaires.

— T'as raison, Simon ! Alors, il faut mener l'enquête.

— Mener l'enquête ? Quelle enquête ? lui demandai-je, moqueur.

— Eh bien, on pourrait essayer de savoir qui elle est. Jouer au détective, si tu préfères. Ce serait chouette vu qu'on s'ennuie à mourir. Regarde ! Il y a le nom et l'adresse du studio où la photo a été prise. On pourrait y aller !

— Mais enfin, Déborah ! Cette photo a été prise il y a... cinquante-six ans ! Le studio n'existe certainement plus.

— Ce que tu peux être défaitiste, mon pauvre Simon ! Pour une fois que nous avons quelque chose de rigolo à faire. J'en ai marre de ces vacances ! Je veux rentrer à Paris, moi ! Il n'y a rien à faire, ici.

— Arrête de pleurnicher tout le temps ! Tu as dit la même chose à table ce midi et ça a fait de la peine à grand-père.

Déborah soupira. Je savais qu'elle en avait eu conscience mais ne l'avait pas fait exprès. Elle parlait souvent à tort et à travers, sans réfléchir et après, elle regrettait, mais c'était trop tard. Et grand-père avait beau lui dire qu'il faut toujours tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, rien n'y faisait. Elle était incorrigible.

— Tu as regardé toutes les photos ? me demandait-elle, la mine boudeuse.

— Non. J'allais abandonner quand je suis tombé sur celle-ci. Mais ça vaut peut-être le coup de continuer. Il reste encore deux albums. J'avais aussi envie de jeter un œil aux autres cartons. Nous y trouverons peut-être des indices.

Voilà que je me prenais au jeu, moi aussi !

— T'as raison, Simon ! lança Déborah.

Les deux autres albums ne contenaient aucune autre photo d'Anna. Déborah m'aida ensuite à dégager le dernier carton. Mais au moment où nous allions nous y plonger, grand-père nous appela.

— Simon ! Déborah ! Où êtes-vous donc ? Il ne pleut plus et le soleil a enfin percé les nuages. Venez, nous allons faire un tour pour nous aérer un peu !

Nos regards se tournèrent alors vers la lucarne. Le soleil avait bien refait surface.

— Pas de chance ! Pour une fois qu'on s'amusait !
lança Déborah.

Je me mis à rire. Je trouvais parfois Déborah bébé malgré ses douze ans, mais elle était de loin ma cousine préférée.

— Allez viens ! lui dis-je en remettant tant bien que mal les cartons en place. On continuera au prochain jour de pluie. Et mon petit doigt me dit que nous n'aurons pas à attendre longtemps, vu comme c'est parti !

Sur ce, nous dévalâmes les escaliers à la rencontre de grand-père, qui nous attendait le ciré sur le dos, les bottes aux pieds et la canne à la main.



3



NOTRE SECRET

L'embellie fut effectivement de courte durée. Elle nous laissa juste le temps de faire une petite balade pendant laquelle la mystérieuse Anna occupa toutes mes pensées. Déborah marchait en tête, à côté de grand-père, lui tenant la main et papotant sans trêve. Tante Noémie suivait, encadrée par Clara et Noa. Venaient ensuite mes cousins, et moi qui fermais la marche, assez loin derrière. Mais Déborah ne tarda pas à laisser passer le groupe et attendit que je la rejoigne. Elle aussi pensait sans doute à Anna et avait envie que nous en parlions. Je ne voulais pas alerter la curiosité de grand-père et des autres, aussi lui conseillai-je de parler à voix basse.

— C'est drôle, me chuchota-t-elle, j'ai du mal à imaginer que grand-père ait pu connaître

quelqu'un d'autre que grand-mère, qu'il ait eu une autre vie avec d'autres gens avant elle.

— C'est évident, pourtant. Tout le monde a une vie avant de se marier, lui répondis-je en haussant le ton, quelque peu agacé par sa naïveté.

— Qui parle de se marier ? demanda alors Noa qui avait ralenti le pas et qui marchait juste devant nous.

— De quoi je me mêle ? lui lança Déborah.

Et bien sûr, quand on s'en prenait à Noa, Clara, sa sœur jumelle, rappliquait aussitôt.

— Qu'est-ce que vous complotez tous les deux ? nous demanda-t-elle, l'œil soupçonneux. Vous croyez sans doute que nous n'avons pas remarqué vos messes basses ?

Le groupe de tête, formé à présent de grand-père, tante Noémie, Franck et Jérémie, s'arrêta pour nous donner le temps de les rattraper.

— Allez les filles ! Plus vite ! fit Franck moqueur en me regardant.

Je me contentai de hausser les épaules et ne répondis même pas à sa boutade. Il avait beau avoir quinze ans, celui-là, il était encore en plein dans l'âge bête, comme disait Déborah. Nous fûmes contraints de reporter la suite de notre conversation à plus tard.



Visiblement, nous étions d'accord sur un point: ne pas mettre les autres au courant. C'était ma découverte, et notre secret à tous deux.

C'est alors que la pluie reprit, nous forçant à rebrousser chemin au pas de course.

Tante Noémie nous prépara chocolat chaud et crêpes. Là, ce fut notre gourmandise qui nous retint à la cuisine.

Puis, au moment où nous allions nous éclipser, grand-père nous proposa, à Déborah et moi, une partie de nain jaune, son jeu préféré – avec ses partenaires préférés. Comment refuser ? Une partie entraîna une autre et il nous fallut encore attendre la fin du dîner pour refaire une autre tentative d'échappée. En vain. Jérémie et Franck nous rappelèrent que nous étions tous deux de corvée de table.

— Tu sais, me souffla Déborah à l'oreille alors que nous remplissions le lave-vaisselle, c'est pas parce que la photo a été prise il y a cinquante-six ans que le studio a forcément disparu. Peut-être que le photographe a un fils ou même un petit-fils qui aurait repris l'affaire.

— Peut-être, mais vraiment je n'y crois pas. Et même si le studio existe, à quoi ça nous servirait ?

— Voyons, Simon ! me dit-elle en riant, t'as aucune imagination ou quoi ? On prend la photo, on va voir le photographe et on lui demande si elle lui dit quelque chose.

La naïveté de Déborah me laissait pantois.

— Mais que veux-tu qu'une photo prise en 1942 lui dise ? Surtout que le photographe qui l'a prise est probablement mort depuis belle lurette.

— Oh ! Mais tu m'embêtes à la fin avec ton pessimisme ! fit Déborah en haussant la voix. Si c'est comme ça, moi, je vais lui demander, à grand-père, qui est cette Anna.

— Anna ? De quelle Anna parles-tu ? s'étonna tante Noémie qui venait de faire irruption dans la cuisine.

Elle avait semblé surprise tout à coup, enfin, à ce qu'il me sembla.

— C'est... la petite amie de Simon. Elle est dans sa classe et il en est raide dingue ! lança Déborah avec un aplomb qui me coupa le souffle.

Elle arrivait toujours à se sortir royalement des situations les plus épineuses. Elle savait mentir avec une désinvolture inouïe.

— C'est un très joli prénom, Anna, répondit Noémie.

— Fais gaffe tout de même, t'as failli nous trahir ! reprochai-je à Déborah lorsque nous fûmes de nouveau seuls.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? demanda-t-elle, découragée.

— On attend demain et on continue nos recherches dans les autres cartons. Dis, tu ne trouves pas qu'elle a eu l'air bizarre, tante Noémie, quand elle a entendu qu'on parlait d'une Anna ?

— Ouais. Elle doit savoir quelque chose. Si ça se trouve, cette Anna, tout le monde la connaît à part nous deux, alors qu'on s'imagine avoir découvert une belle et mystérieuse inconnue.

Déborah soupira. Elle y tenait vraiment, à son enquête.

— T'as peut-être raison. Si ça se trouve, Anna c'est un secret de polichinelle. Dommage... Et si c'était un secret de famille ? lançai-je alors pour reconforter ma cousine et piquer à nouveau sa curiosité.

— Comment ça ?

— Tu sais bien. Souvent dans les familles, il y a un secret. Quelque chose que toute la famille sait mais dont personne ne parle.

— Mais si toute la famille le sait, on le saurait nous aussi.

— Mais non. Nous, on est encore des enfants. Les secrets de famille, on ne les raconte pas aux enfants. Écoute, Déborah, le mieux c'est d'attendre

demain, parce que si on monte maintenant tous les deux au grenier, les autres risquent de se poser des questions.

— Eh ! Vous venez, les comploteurs ! fit alors la voix de Clara ou de Noa vu qu'elles avaient exactement la même. Le film commence !

— T'as raison, Simon ! conclut Déborah. On reprendra nos recherches demain.